

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	7 (1862)
Heft:	13
Artikel:	L'armée prussienne et les manœuvres de Cologne en 1861 [suite]
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-347241

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE

SUISSE

dirigée par F. LECOMTE, lieutenant-colonel fédéral.

N° 13

Lausanne, 10 Juillet 1862.

VII^e Année

SOMMAIRE. — L'armée prussienne et les manœuvres de Cologne en 1861 (*suite*). — Guerre d'Amérique. — Nouvelles et chronique.

L'ARMÉE PRUSSIENNE ET LES MANŒUVRES DE COLOGNE EN 1861.

(*Suite.*)

Pour désarmer sans faire feu, il faut appuyer sur le ressort de la platine et la retirer en arrière, ce qui détend le ressort à boudin.

Le canon du fusil à aiguille est du calibre de 15 millimètres; il a quatre rayures de 6^{mm} de large, faisant un tour sur 1^m, 145.

La balle est ovoïde, la partie antérieure plus pointue; elle a un seul bourrelet qui prend l'empreinte des rayures; le forcement s'opère par le fait que la partie de l'arme ou chambre où l'on place la cartouche, n'est pas rayée et est un peu plus large que le canon lui-même. La balle pèse environ trente grammes.

La charge est d'un peu plus de quatre grammes.

La limite du tir régulier est de six à sept cents pas.

L'arme est munie d'une hausse qui se rabat et qu'à l'ordinaire on couvre d'un morceau de cuir.

Le chargement du fusil à aiguille s'opère avec une rapidité telle qu'on peut tirer cinq coups par minute. Cette rapidité est en elle-même un grand avantage, car elle fournit dans un moment donné une puissance de feu infiniment plus grande que celle de toute autre troupe armée du fusil rayé. Elle est surtout précieuse pour repousser les attaques de la cavalerie, qui, avant d'atteindre l'infanterie, sera mise hors de combat si le feu est bien dirigé.

Mais l'extrême vivacité du feu doit contribuer à faire perdre le sang-froid à la troupe, et par cela même diminuer la justesse et l'efficacité de son tir. En outre, cette promptitude présente le grand in-

convénient de risquer d'épuiser en quelques minutes l'approvisionnement de munitions. Une troupe laissée à elle-même, peut, dans un feu soutenu, consommer en dix ou douze minutes, et souvent fort mal à propos, toutes ses cartouches. Aussi les Prussiens ne laissent-ils jamais leurs tirailleurs hors du contrôle immédiat d'un chef qui les maintient en groupe pour diriger et modérer le feu.

Cet inconvénient, qui serait immense pour une troupe française, par exemple, où le soldat est souvent livré pendant longtemps à sa seule impulsion, ou pour des milices qui sont moins disciplinées que des troupes de ligne, n'est pas aussi grand qu'on pourrait le croire pour l'armée prussienne, car il y règne un esprit de discipline qui lui permet de profiter des grands avantages de son arme, tout en neutralisant jusqu'à un certain point les dangers. Toutefois les officiers prussiens sentent vivement ce danger, comme le prouvent les réflexions qui échappent parfois à leurs écrivains. Ainsi le général de Hoffmann, dans son intéressant récit de la bataille de Ligny, après avoir parlé de la défense de ce village par les troupes prussiennes, s'écrie : « Ces combats dans des villages, où chacun est livré à lui-même, sont bien à redouter pour les troupes armées de fusils à aiguille ! »

Ce fusil paraît du reste réunir les conditions d'une bonne arme de guerre, la solidité et la simplicité ; le mécanisme de la platine est plus simple que celui de nos platines à percussion ; si elle s'encreasse plus vite, elle se démonte et se remonte avec une grande promptitude, et il ne paraît pas que cette aiguille, que l'on croirait au premier coup d'œil fort délicate, se casse ou se fausse facilement, car le soldat n'en a pas même de rechange : le caporal seul en a trois ou quatre pour sa section.

CAVALERIE.

La cavalerie de l'armée active se compose de huit régiments de la garde et de quarante régiments de ligne.

Sa nouvelle organisation n'est pas encore complète ; elle est dans un moment de transition, qui est plus long pour elle que pour l'infanterie. Les douze régiments de cavalerie de landwehr précédemment existants sont dissous, et, par contre, on portera dans l'armée active tous les régiments de dragons et de hussards à cinq escadrons. Les régiments à cinq escadrons ont environ 750 hommes ; ceux à quatre escadrons, environ 600 hommes. En temps de guerre, on crée en sus un escadron de dépôt pour chaque régiment, et le chiffre des troupes à cheval s'élève à 43,000 hommes environ.

La cavalerie se compose de cuirassiers, de dragons, de lanciers ou uhlans et de hussards.

Les cuirassiers comptent deux régiments de la garde, dont un est le régiment des gardes du corps, et huit régiments de ligne : ils portent l'habit blanc, avec parements de velours de couleur variée, la cuirasse et le casque d'acier ; c'est une superbe troupe ; les gardes du corps surtout, dont le casque a pour cimier une aigle d'argent aux ailes étendues, rappellent les anciens chevaliers. Ce régiment porte, en tenue de cérémonie, une casaque ou espèce de cuirasse en drap écarlate, avec une grande étoile d'argent sur la poitrine. On prétend que le duc de Magenta, aux fêtes du couronnement, s'arrêtant en face d'un garde du corps placé en faction dans le palais, s'est écrié : « Mille fois plus beau que les cent-gardes !.... » Les chevaux sont vigoureux ; les cuirs de l'équipement du cheval sont de couleur naturelle, et non pas noircis. La housse est écarlate.

Les lanciers comptent trois régiments de la garde et douze dans la ligne. Leur tenue est simple : tunique bleue à revers rouge, passepoils sur les coutures, chapska. C'est la cavalerie de ligne. Leur lance est ornée d'une flamme noire et blanche.

Les dragons (tunique bleu de ciel, casque en cuir comme l'infanterie) font partie de la cavalerie légère. Ils forment deux régiments de la garde et huit régiments de la ligne.

Les hussards, troupe admirable, vrai type de la cavalerie légère, sont revêtus de tuniques bleues, rouges, vertes, marron, etc., suivant les régiments, avec des brandebourgs aux couleurs variées, coiffés d'un colback à aigrette, dont la fourrure est tantôt rousse, tantôt noire ; l'équipement de leur cheval est garni de broderies en petits coquillages, leur schabracque ornée de bordures dentelées et de broderies de bon goût. Ils sont armés du sabre et du mousqueton à aiguille. Ils comptent un seul régiment dans la garde et douze dans la ligne ; leur type fortement accentué, leurs chevaux souples et vigoureux, leur tenue élégante et simple, en font un des corps les plus remarquables de l'armée. Leurs régiments, ainsi que ceux des dragons, doivent à l'avenir compter cinq escadrons.

ARTILLERIE.

L'organisation de l'artillerie est très-différente sur pied de paix de ce qu'elle est pendant la guerre, et la transition doit être difficile à effectuer.

Sur pied de paix.

L'artillerie est répartie en 9 brigades, une de la garde et huit de la ligne. Chaque brigade d'artillerie fait ainsi partie d'un corps d'armée.

Chaque brigade se compose, outre l'état-major :

1^e De deux divisions d'artillerie pour la garnison des forteresses, chacune de quatre compagnies.

2^e De trois divisions d'artillerie à pied, { 12 batteries.

3^e D'une division d'artillerie à cheval,

4^e D'une compagnie d'ouvriers et d'un détachement d'artificiers.

Chaque division (Abtheilung) d'artillerie à pied est formée de trois batteries, sous le commandement d'un officier supérieur : une batterie de 4 canons de 12, une batterie de 4 canons rayés, une batterie de 4 obusiers.

Chaque division d'artillerie à cheval est formée de trois batteries ayant chacune 3 canons de 6 et 1 obusier.

Les batteries, soit à pied, soit à cheval, n'ont en temps de paix que 4 pièces et 28 chevaux de trait (36 pour les batteries de 12 lb.), avec le nombre de chevaux de selle nécessaires. Elles n'ont en ligne ni caissons, ni forges, ni affût de recharge ; ce n'est qu'un rudiment de batterie, et on comprend combien il y a loin de là à une batterie sur pied de guerre.

Sur pied de guerre.

L'artillerie reste de même divisée en neuf brigades correspondant aux neuf corps d'armée. Mais chaque brigade se subdivise en artillerie de campagne et en artillerie de position. Cette dernière comprend l'artillerie des forteresses, les dépôts et les ouvriers.

L'artillerie de campagne de chaque brigade conserve la même organisation en trois divisions à pied et une à cheval ; mais l'effectif des batteries s'accroît considérablement.

Chaque batterie est portée à 8 pièces, en sorte que la brigade compte 24 canons de 12, 24 canons rayés, 24 obusiers, 24 pièces de 6 pour l'artillerie à cheval, soit 96 pièces avec le personnel et les chevaux nécessaires pour le service des pièces, des caissons et des voitures ; car la batterie compte alors de 6 à 10 caissons et 5 autres voitures.

Chaque brigade est complétée par une colonne d'équipages.

Lors de l'entrée en campagne, l'artillerie d'un corps d'armée se répartit en artillerie attachée aux divisions (soit trois batteries par di-

vision d'infanterie, et une batterie par division de cavalerie), et en réserve d'artillerie comprenant le reste de la brigade.

La force de l'artillerie sur pied de guerre est d'environ 1000 pièces de campagne, 60,000 hommes et 36,000 chevaux.

Cette grande différence entre l'état de l'artillerie en paix et en guerre me paraît être une chose fâcheuse, non-seulement en raison de la difficulté d'une transition rapide d'un état à l'autre, mais aussi pour la conduite de l'armée pendant la guerre.

Un capitaine peut commander et administrer très bien en temps de paix une petite batterie qui ne compte que 4 pièces ; il peut la manœuvrer avec facilité au milieu des masses d'infanterie, et pourtant se trouver très embarrassé lorsqu'à l'entrée en campagne, non-seulement on lui donne à commander un nombre double de canons, mais encore qu'on augmente le nombre des hommes, et qu'on quadruple le nombre des voitures et des chevaux. Il est vrai que les caissons ne font jamais partie de la batterie de manœuvre et restent en réserve, les coffrets d'avant-train étant assez grands et contenant beaucoup de munitions.

Les obusiers employés, soit dans les batteries à pied, soit dans les batteries à cheval, sont des obusiers courts, dits de 7 livres stein (c'est-à-dire dont le boulet en pierre pèserait 7 livres), et dont le diamètre de l'âme est de 5 pouces 5 lignes.

Les Prussiens n'ont pas adopté l'obusier long.

Le canon rayé prussien.

Ce canon, qui partage maintenant avec le canon rayé français et le canon Armstrong l'honneur de régner sur une partie notable de l'Europe, est sans contredit un des plus brillants résultats de la science toute moderne des armes rayées. Adopté par un grand nombre des États secondaires de l'Allemagne, auxquels la Prusse fournit des batteries toutes montées, sous la condition que leur système d'artillerie sera mis en harmonie avec le sien dans toutes ses parties, il vient dernièrement d'être adopté aussi par la Belgique ; mais cet État, placé entre les influences germaniques et françaises, ne s'est pas décidé sans des luttes très-animées, ni sans avoir rencontré des adversaires prononcés de ce système. Ce n'est pas un dés moindres arguments en faveur du système prussien que d'avoir surmonté les objections de ces adversaires, et remporté la victoire dans un pays où les sciences militaires sont poussées fort loin par des officiers très-distingués.

Il y avait plusieurs batteries de canons rayés dans les corps d'armée rassemblés à Cologne ; mais ne voyant la troupe que pendant les moments

de manœuvres, je n'ai eu pour les examiner de près que quelques minutes. Un jour, au moment où les troupes regagnaient leur cantonnement, le capitaine Rustow, frère de l'historien militaire, eut l'obligeance de faire arrêter une batterie en marche pour me montrer ce canon qui excitait vivement ma curiosité. Un sentiment de discréption, la crainte de retarder la rentrée au gîte d'une troupe fatiguée, ne me permit pas de trop prolonger l'examen, ni de multiplier les questions. Dès lors, l'occasion de le revoir en détail ne s'est pas présentée pour moi.

J'essaierai toutefois d'en donner un aperçu.

La canon rayé prussien se charge par la culasse.

La pièce est en acier fondu ; elle a le calibre du canon de 6 lb. et la longueur du canon de 12 lb. La partie postérieure est cylindrique dans le premier tiers de la longueur ; à partir de là, la pièce est légèrement conique ; elle se termine, soit à la bouche, soit à la culasse, par une plate-bande. Sur la plate-bande de culasse, se place la hausse mobile ; sur celle de la bouche, est le grain de mire, qui est assez élevé pour que la ligne de mire, passant par le haut de la plate-bande de culasse et le grain de mire, soit parallèle à la ligne de l'axe. La pièce n'a donc pas de but en blanc.

Un peu en avant de la plate-bande de culasse, est un renflement ou renfort semblable à de courts tourillons, et percé d'un trou horizontal transversal à l'âme, qui sert à placer le verrou ou cylindre transversal destiné à recevoir l'effort de l'explosion. L'âme de la pièce, dans toute sa partie antérieure, est rayée de dix-huit rayures en hélice, beaucoup moins larges et beaucoup moins profondes que celles du canon français. La partie postérieure de l'âme, l'emplacement de la charge, est un peu plus large que le reste de l'âme et n'est pas rayée ; elle se relie à la partie antérieure sans ressaut brusque. C'est en arrière de cette partie qu'est percé le trou transversal.

A la place de la culasse, se trouve une portière en fonte de fer, qui, s'ouvrant sur une charnière placée du côté gauche de la plate-bande de culasse, s'applique exactement en se fermant contre la section postérieure de la pièce, et permet ainsi à volonté de laisser ouvert ou de fermer l'intérieur de l'âme. Au travers de cette portière, passe une pièce en fer mobile, une tige qui s'avance dans l'âme, et qu'on appelle obturateur. Cet obturateur porte à l'extrémité intérieure de sa tige une tête cylindrique ou disque, qui vient fermer exactement l'âme de la pièce derrière la charge. La tige de l'obturateur est percée d'un trou transversal, correspondant exactement au trou transversal de la pièce. Lorsque la portière est fermée et l'obturateur poussé en avant jusqu'à la charge, on fait passer dans le trou transversal de la

pièce, et à travers le trou de la tige de l'obturateur qui lui correspond, un gros cylindre en fer, nommé le verrou, qui, traversant ainsi l'obturateur et les parois de la pièce, les lie ensemble, soutient l'obturateur en arrière et l'empêche de céder sous l'effort de l'explosion, en la supportant lui-même et en la faisant supporter à la pièce. Pour les mieux lier ensemble, la partie de la tige qui sort extérieurement de la portière porte une vis avec une manivelle; un tour de cette manivelle serre l'obturateur, le verrou et la portière contre la pièce, de manière à n'en faire qu'un tout offrant la plus grande résistance possible.

Le projectile est de forme cylindro-ogivale, il est creux, avec une ouverture à la partie antérieure, et des anneaux ou bourrelets destinés à mieux fixer un manchon en plomb qui l'enveloppe tout entier. Le diamètre du projectile ainsi enveloppé étant un peu supérieur à celui de l'âme, il est forcé par l'explosion dans les rayures qui lui impriment le mouvement de rotation autour de son axe.

La cartouche, comme dans toutes les pièces rayées, est séparée du boulet; elle porte en arrière un coulot d'étoipes pressées, dont les rebords se replient sur la cartouche; ce culot, lors de l'explosion, fortement pressé contre le tampon, contribue à prévenir toute déperdition de gaz par derrière.

Lorsqu'on veut charger la pièce, il faut:

- 1^o Retirer le verrou.
- 2^o Retirer l'obturateur en faisant glisser sa tige en arrière dans la portière.

3^o Ouvrir la portière en la faisant tourner sur sa charnière.
4^o Nettoyer l'âme au moyen d'un écouvillon, et la graisser au moyen d'un second écouvillon.

5^o Visser la vis d'amorce sur le projectile.

6^o Introduire le projectile et la charge.

7^o Refermer la portière.

8^o Pousser l'obturateur contre la charge.

9^o Pousser le verrou à travers le trou transversal et la tige.

10^o Serrer le tout ensemble au moyen d'un tour de manivelle.

11^o Pointer, amorcer et faire feu.

Il ne faut pas s'exagérer la complication de la série de ces diverses opérations; une description fait toujours paraître une opération plus longue qu'elle n'est. La complication des diverses parties du canon se simplifie aussi singulièrement à la vue. Néanmoins, on peut hardiment affirmer que ni le canon ni la manière de le charger n'est chose très-simple.

Pour faire éclater le projectile creux, les Prussiens ont un système spé-



cial vissé dans l'œil de l'obus. C'est encore, comme dans le fusil, une aiguille qui vient frapper contre un corps fulminant ou capsule, dont l'inflammation détermine l'explosion de la charge contenue dans le projectile. Cette aiguille est placée dans un boulon à aiguille, qui ne lui permet pas de dévier; tant que le projectile n'est pas lancé, elle est maintenue par une cheville d'acier; le projectile lancé, la cheville d'acier tombe par le mouvement de rotation. Dès que le projectile touche un objet quelconque, et subit par ce fait un léger arrêt, l'aiguille, qui, libre, conserve toute l'impulsion primitive, vient frapper contre la capsule fulminante et détermine l'explosion. On n'amorce qu'au moment de charger.

On voit que ce système est basé sur le choc du boulet et qu'on ne peut, comme avec les fusées ordinaires, faire éclater le projectile à une distance voulue en réglant la fusée.

On emploie aussi des projectiles de même forme comme shrapnels, en les remplissant de balles de plomb, de soufre coulé et de poudre.

Enfin on emploie la boîte à balles, entourée d'anneaux de plomb, chargée de balles en zinc; c'est un grand avantage, que ne partagent pas tous les canons rayés, de pouvoir employer la mitraille.

Ce canon satisfait d'une manière remarquable aux conditions de grande portée et de justesse, conditions que favorise singulièrement le chargement par la culasse, en permettant le forcement rigoureux du projectile et l'absence totale de vent entre ce dernier et les parois de la pièce. Il n'y a ainsi aucune perte dans la force des gaz, et la direction est bien plus exacte que dans les pièces où le vent étant obligatoire permet les battements et par conséquent les déviations. Le tir des obus est d'une grande certitude jusqu'à 3000 pas, et celui des shrapnels jusqu'à 2500 pas.

La construction du canon rayé prussien est un chef-d'œuvre de précision, et toutes les pièces sont agencées avec une admirable exactitude, sans laquelle du reste elles ne pourraient pas fonctionner. Mais la nécessité absolue de cette extrême précision est peut-être le côté faible des machines de guerre de ce système, et cela sous plusieurs points de vue.

1^o Dans le service de la pièce, il y a de grandes précautions à prendre. Il ne faut aucune brusquerie dans le maniement de certaines parties qui sont délicates et pourraient facilement être faussées. Il faut éviter l'introduction de toute saleté, sable ou terre, qui risquerait d'endommager ces pièces si bien ajustées. Il faut beaucoup de soin dans le maniement des munitions, et d'attention pour s'assurer que tout est bien en place et que rien n'est endommagé. Les prescriptions du règlement de service sont minutieuses à cet égard. L'enveloppe

du projectile laisse des traces de plomb dans les rayures; on doit les enlever au moyen d'un grattoir au bout d'un certain nombre de coups.

2^e L'entretien de la pièce exige le plus grand soin. L'acier fondu se rouille facilement, et l'humidité serait fatale aux rayures, au verrou, à la portière, si on n'avait pas soin de les très bien sécher et d'enlever avec soin la rouille dès qu'elle paraît. Il faut les tenir bien essuyées et graissées.

3^e Un accident, une manœuvre de force mal faite, une pièce versée en cage, sans parler des dégâts que peuvent causer les projectiles ennemis, suffisent pour fausser telle ou telle partie importante et mettre la pièce hors de service. Et il ne faut pas songer alors à avoir recours à une forge de campagne. Toute réparation doit être faite dans les arsenaux.

Je sais que les artilleurs prussiens sont habiles, exacts et soigneux, qu'on peut attendre d'eux ce qu'on ne pourrait pas exiger de beaucoup d'autres; cependant, si l'on réfléchit quel rude et solide engin est un de nos canons ordinaires, quel degré de négligence et de brusquerie il peut supporter, à combien d'accidents il peut résister avant d'être hors de service, on comprendra que, même en face des superbes résultats obtenus comme justesse et comme portée, il soit permis de faire suivre d'un point d'interrogation toute affirmation trop positive sur la supériorité de cette artillerie en campagne.

Les Prussiens expriment une très grande confiance dans cette belle arme, de l'invention ou tout au moins du perfectionnement de laquelle ils sont avec raison très fiers; mais je crois que c'est aussi avec beaucoup de raison qu'ils ne la font guère entrer que pour un quart (comme nous l'avons vu) dans la proportion de leur artillerie, et qu'ils se gardent bien d'abandonner les canons lisses et les obusiers. Au reste, ils ne sont pas au bout de la transformation de cette arme; ils y procèdent avec sagesse et prudence. On étudie un système de fermeture plus simple et plus solide pour la culasse. On parle aussi de faire des canons rayés de 12 livres.

Pour avoir une opinion un peu prononcée sur ce sujet, il faudrait avoir vu les choses longuement et en grand détail, avoir assisté à des expériences de tir, ce que je n'ai point fait.

Lorsqu'on voit les plus habiles ingénieurs et de la Prusse et de l'Angleterre inventer et faire adopter par leurs pays le système du chargement par la culasse, lorsqu'on voit ensuite la Belgique accepter le système prussien avec toute connaissance de cause, après avoir joint ses propres expériences à toutes celles faites ailleurs, on ne peut douter qu'il n'ait certains grands avantages.

Mais lorsqu'on voit la France et l'Italie, dont les armées viennent d'accomplir une grande et glorieuse campagne, se refuser à reconnaître ces avantages, à cause des inconvénients qui les balancent; lorsqu'on voit qu'en Angleterre même on discute encore si les canons Armstrong ont rendu ou non de bons services dans la guerre de Chine, on ne peut s'empêcher de mettre encore un second point d'interrogation à côté du premier et de se dire que la guerre, cette sanglante et terrible expérience, pourra seule décider la question.

Toutefois, pour la Suisse (et c'est ce qui nous importe le plus), la question me semble décidée sans qu'un doute puisse s'élever. Non, une machine aussi délicate, aussi difficile à entretenir, à manœuvrer, à réparer, n'est pas faite pour nous; les inconvénients surpasseraient de beaucoup les avantages, et nous devons remercier les Commissions et le Département militaire, qui n'ont pas cherché dans ce système la solution du problème d'artillerie qu'il nous importe tant de voir vite et bien résolu pour notre armée.

Les voitures et les affûts d'artillerie prussiens ne sont points construits d'après le système anglais, mais plutôt d'après le système Gribeauval modifié. Les affûts ont deux flasques, et se mettent sur l'avant-train au moyen d'une lunette dans laquelle entre une grosse cheville en fer. Cette cheville est fixée à l'avant-train par une semelle qui l'éloigne de ce dernier, de manière à ce que le poids des flasques fasse contrepoids au timon. Les roues de l'avant-train sont plus petites que les roues de l'affût. L'avant-train porte, comme dans notre système, un grand coffret contenant un fort approvisionnement de munitions.

(A suivre.)

GUERRE D'AMÉRIQUE.

Des faits militaires assez importants ont eu lieu dans la dernière quinzaine sur toute l'immense ligne des opérations.

A la droite (du Nord) s'est produit l'évènement capital. Les sécessionnistes ayant évacué le fort Pilow, la flottille du Nord, forte d'une quinzaine de bâtiments, put descendre le Mississippi; elle arriva le 5 juin devant Memphis; où elle trouva celle du Sud en défensive. Un combat eut lieu sur les eaux du grand fleuve le 6 de bon matin, à la suite duquel la flottille sécessionniste, composée de 8 bâtiments, fut complètement battue; trois de ses canonnières furent coulées, une s'échappa; le reste fut capturé par les vainqueurs. La ville de Mem-